Zeitschrift: Bulletin de la Société Neuchâteloise des Sciences Naturelles
Herausgeber: Société Neuchâteloise des Sciences Naturelles
Band: 30 (1901-1902)

Artikel: Lettres inédites de Léo Lesquereux
Autor: Tripet, F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-88484

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Séance du 26 juin 1902

LETTRES INÉDITES DE LÉO LESQUEREUX

COMMUNIQUÉES PAR F. TRIPET, PROF.

Les cinq lettres suivantes, que MM. Charles et Paul Chapuis ont mises obligeamment à ma disposition, ont été écrites par Léo Lesquereux, et adressées de Fleurier, sauf la dernière, à Louis Chapuis, qui fut pharmacien à Boudry pendant 42 ans, et dont le père, originaire de Romanel (Vaud), fut maître de chant à Neuchâtel, pendant plus de 30 ans, à partir de 1808.

Pour éclairer les lecteurs, je tiens à donner quelques renseignements sur ces deux hommes distingués, dont les noms ne doivent pas tomber dans l'oubli. Léo Lesquereux, né à Fleurier en 1806, s'était fait connaître par son étude approfondie des mousses et par ses savantes recherches sur les tourbières en général, lorsqu'il passa en Amérique en 1848. Là, il fut chargé par le riche banquier Sullivant, établi à Colombus (Ohio), de récolter et d'étudier les mousses des Etats de l'Union, et d'entreprendre de longs voyages d'exploration, durant lesquels il acquit de vastes et profondes connaissances, non seulement en botanique mais en géologie. Il devint, de l'avis des savants américains, qui le tenaient en haute estime, un observateur de premier ordre et le principal botaniste paléontologue des Etats-Unis, fort consulté pour diriger les recherches des gisements de houille ou des sources de pétrole. Son herbier des mousses est devenu, grâce à la générosité de MM. Georges et Fritz Berthoud, amis intimes de Lesquereux, la propriété du Musée d'histoire naturelle de Neuchâtel.

Louis Chapuis consacrait avec passion à l'étude de notre flore tous les loisirs que lui laissait sa pharmacie et il était en relation avec les principaux botanistes de la Suisse romande. Né en 1801, contemporain de Léo Lesquereux, ils firent bonne et affectueuse connaissance, entretenue par des excursions, par des échanges de plantes rares, et scellée par l'infirmité dont chacun d'eux était atteint : Chapuis abominablement bègue et Lesquereux absolument sourd. Tous deux moururent à l'âge de 83 ans, l'un en Amérique, l'autre à Boudry.

F. T.

PREMIÈRE LETTRE

Monsieur,

Il y a longtemps que j'aurais répondu à votre aimable lettre en vous remerciant de votre obligeant envoi; mais vous m'avez demandé mon avis sur la flore de Mutel[1] et j'aimais bien parcourir cet ouvrage pour m'en faire une idée. Depuis deux mois je possède la flore de Reichenbach (mais non les Icones), et je suis un peu gâté par cet ouvrage. Celui de Mutel me semble cependant parfaitement bien fait et en grande partie calqué sur Reichenbach. Peut-être la synonymie est-elle moins étendue et les descriptions un peu plus longues. En tout cas, c'est la meilleure flore française qui ait paru, à ma connaissance du moins. Ce qu'il y manque, c'est une bonne table avec la synonymie et surtout les noms latins. Pour moi, qui connais peu de noms français, je suis forcé de faire un apprentissage pour m'en servir. Ce qu'il y a de mieux, ce sont les gravures des plantes critiques. Je m'en suis servi déjà avec grand avantage pour mes *Polygala*. Aussi, Monsieur, je vous remercie bien sincèrement de votre complaisance pour moi. Puisque cet ouvrage vous est inutile pendant ces derniers mois d'automne, je le garderai jusqu'à ce que vous me le demandiez, ce que je vous prie de faire dès que vous croirez le moment venu de vous en servir. Votre *Pirola uniflora* m'a causé une vive joie. Je voudrais bien pouvoir vous rendre quelque chose en échange; quant à la *Drosera intermedia*, je l'ai en grande quantité des marais des

[1] A. Mutel: Flore française destinée aux herborisations. Paris et Strasbourg, 1834, 5 vol. in-12 et un atlas.

Ponts où elle est commune[1]. Elle m'a cependant rendu attentif à la différence des deux espèces *D. longifolia* et *D. intermedia*, que j'avais confondues dans mon herbier. M. Godet[2] vous a fait visite, m'écrit-il; il est heureux de vous avoir trouvé si riche et se propose de voir tout ce que vous possédez. Je voudrais, hélas! être libre comme il l'est, je courrais aussi souvent m'instruire auprès de vous et causer de ce qui nous intéresse; je le suis si peu que sans doute je renverrai à plus tard la visite que je me proposais de vous faire cet automne. M. Godet me dit que vous avez fait une jolie excursion sur la montagne de Boudry et que vous avez entre autres trouvé le *Senecio sylvaticus*. J'en suis bien aise et puisque vous en avez des exemplaires, je vous prie de rendre à M. Rosselet[3], en lui faisant mes compliments, celui qu'il m'avait prêté à déterminer et que j'avais promis de rendre. Le Dianthus que M. Rosselet a compris *asperge* quand je lui disais que c'était peut-être le *asper* est le *D. Armeria*, assez commun au-dessus de Bôle. Ne l'auriez-vous pas vu?

Bien m'en a pris de visiter encore le Creux-du-Vent dimanche passé huit jours; car voici le mauvais temps qui pourrait bien gâter les bonnes intentions. Comme je vous l'avais promis, j'ai recueilli quelques espèces de graines que je tiens à votre disposition. Si je ne vous les envoie pas aujourd'hui, c'est que je dois encore parcourir dimanche le Creux-du-Vent et la côte de Noiraigue, si le temps le permet. Pour cela j'irai coucher samedi à Noiraigue et j'aurai à moi toute la

[1] C'est une erreur: *D. intermedia*, Hayn est étrangère au Jura. Confondue avec *D. longifolia, L.*, qui n'est pas rare dans les tourbières des Ponts. F. T.

[2] Charles-Henri Godet, auteur de la *Flore du Jura*.

[3] Pasteur à Bôle.

journée du dimanche pour le Creux-du-Vent. Voici les graines cueillies pour vous: *Anemone alpina*, *A. narcissiflora, Dryas octopetala*, *Bartsia alpina, Linaria alpina, Hieracium succisæfolium, Polygonum viviparum*, *Hieracium villosum*, *Cynoglossum montanum,* etc., etc., et quelques autres. Plusieurs n'étaient pas mûres. J'ai trouvé très abondantes sur les roches *Allium angulosum*, *Bupleurum ranunculoides*, *B. longifolium*, *Lycopodium selaginoides*, *Erigeron alpinus*, etc., et dans le fond le *Lycopodium juniperifolium*, *Polypodium Dryopteris* (le tout à votre service) et la fameuse *Rosa pendulina*[1] qui, me dit M. Godet, se trouve sur le même pied que la simple *Rosa alpina*. Ce n'est donc pas même une variété. C'est tout comme l'*Helianthemum grandiflorum* et le *Salix auricula*.

Votre visite m'a fait un bien grand plaisir, Monsieur; pourquoi a-t-elle été si courte? j'avais encore une foule de choses à vous demander, car vous avez beaucoup vu. N'avez-vous trouvé nulle part et n'avez-vous point à mon service le *Scrophularia verna* de Schleicher? Le croyez-vous dans notre pays? J'ai trouvé ici l'autre jour le *Bupleurum rotundifolium* et dimanche passé au Creux-du-Vent votre *Hieracium prenanthoides* qui n'est nullement le *prenanthoides*. Je me suis confondu à le déterminer et en désespoir de cause je l'ai envoyé à M. Godet qui le prend pour le *H. paludosum*[2]. Je n'y crois point encore, mais c'est seulement pour ne pas jurer sur les paroles du maître; car je n'ai pas confronté sa détermination.

En tout cas c'est pour mon herbier une espèce ou une variété nouvelle. — Je vous écris bien à la hâte,

[1] Probablement une forme de *R. alpina*. F. T.

[2] *Crepis paludosa*, Mœnch.

Monsieur, et il vous faudra de la bienveillance pour parcourir ma lettre. J'espère pourtant que vous me permettrez de continuer avec vous des relations amicales auxquelles je tiens beaucoup. Je vous ferai part de tout ce que je trouverai de nouveau; je vous demanderai beaucoup de choses que je désire. Vous serez libre de me les refuser et de mon côté je vous offrirai tout ce que je possède Cet été m'a été bien profitable. Je travaillerai beaucoup cet hiver si le temps le permet et si Dieu le veut et au printemps, je l'espère, vous me trouverez un émule digne de courir et causer avec vous.

M. Magnin[1] me charge de vous faire ses amitiés. Il a été fort content de sa course à Sainte-Croix. Lorsque vous aurez du temps disponible, je vous en prie, écrivez-moi quelques mots, il y a tant à dire entre botanistes. Je vous répondrai toujours avec zèle et avec un grand plaisir.

Agréez, je vous prie, les salutations bien cordiales de votre ami et tout dévoué

(signé) Léo LESQUEREUX.

Fleurier, 30 août 1837.

Si j'avais su, Monsieur, que vous étiez fils de M. Chapuis de Neuchâtel[2] dont j'étais particulièrement aimé au Collège, je vous aurais parlé de lui et de vos sœurs que j'ai vues en Allemagne à leur passage. J'ai habité quatre ans la même maison (chez le greffier Borel où j'étais en pension), nous étions donc près voisins. Ce sera pour une autre fois.

[1] Instituteur à Fleurier.

[2] Jean-Pierre Chapuis, maître de chant dans les écoles de la ville.

DEUXIÈME LETTRE

Fleurier, mercredi soir[1].

Monsieur et cher ami,

Quand même ma course au Creux-du-Vent ne m'aurait valu que votre aimable lettre, je serais heureux de l'avoir faite dimanche. Il m'était si pénible de penser que vous aviez oublié peut-être ou que peut-être aussi ma négligence à vous renvoyer votre flore de Mutel vous avait indisposé contre moi. Merci donc de votre bienveillante missive et de votre aimable invitation dont je ne puis malheureusement pas profiter. Mes occupations sont encore infiniment plus tenaces que les vôtres, en ce sens-ci, qu'absolument manuelles, j'en suis réduit pour mes loisirs à l'exacte observation du commandement qui défend de travailler le dimanche. Ce jour-là, je pose mes outils et je vais prier au milieu des bois, des montagnes et des fleurs, car l'admiration dans les œuvres de Dieu ne peut être qu'une continuelle prière. Vous le sentez comme moi, si je vous ai bien jugé, aussi ne me fais-je aucun scrupule de vous le dire. Mais pour disposer de plusieurs jours, c'est impossible à votre pauvre ami et serviteur qui se contente de désirer et d'espérer. L'occasion pourtant est des plus engageantes et je ne puis vous dire combien, en lisant votre lettre, le cœur me battait à l'idée de passer deux ou trois jours avec vous. Mais... que faire! Espérons qu'un jour au moins nous pourrons nous rencontrer au sommet du Creux-du-Vent. Cette charmante localité, ce paradis, comme l'appelait un amateur jardinier qui m'accompagnait, m'a été plus favorable que

[1] Le timbre postal porte la date du 13 juillet 1838.

jamais. En allant cueillir l'*Anthyllis montana,* dont je vous ai envoyé des exemplaires par votre jeune homme, j'ai eu l'extrême bonheur de rencontrer au pied du rocher, à droite de la maison Robert et presque vis-à-vis, l'*Orchis odoratissima!!* nouvelle découverte pour notre flore. Un seul exemplaire, mais admirablement beau. J'étais heureux. En descendant de cette ascension que je ne fais jamais qu'en tremblant, et au péril de mon cou, je trouve votre jeune homme qui m'ouvre sa boîte et me donne l'*Arnica montana!!* Décidément, c'était plus que du bonheur. Et puis toutes mes vieilles connaissances en pleine fleur. Seulement j'ai arpenté trois heures, pouce par pouce, ces larges plaines de la montagne dont je ne connais pas les noms, cherchant comme une épingle la bonne Arnica que je n'ai pu trouver. J'ai été pourtant plus loin que le signal, presque une heure et demie du Creux et les vagues indications de votre jeune homme la plaçaient à un quart de lieue du haut du sentier. Décidément il y avait erreur de compte. Je ne veux pas dire qu'il y eût grand avantage pour votre élève à courir avec moi, quand même je lui avais montré de belles plantes rares, le *Cymbidium corallorhiza*[1], le *Rhododendron,* l'*Erysimum ochroleucum,* la *Linaria alpina,* etc., etc., quand même encore je lui en eusse fait voir d'autres, le *Satyrium albidum,* etc. sur le sentier. Mais, à sa place, j'aurais fait dix lieues pour montrer une nouvelle plante à un simple amateur. Ce n'est pas que j'aie le moindre grief contre lui, pauvre garçon déjà fatigué et forcé d'obéir aux exigences de sa société; mais s'il devient jamais botaniste, il agira tout autrement. — Le samedi

[1] *Corallorhiza innata.* R.BR.

après midi, j'avais pris ma course dans les marais des Ponts, par la côte de Noiraigue où j'ai trouvé abondamment l'Orobanche du Thym[1] (Thimi serpilli). Je cherchai d'abord l'*Epipactis ensifolia*, sur une mauvaise indication. Je n'ai trouvé cette fleur qu'à un seul endroit des côtes du Doubs et elle m'est bien connue. Dans les marais, du côté sud-ouest et parmi les pins nains, j'ai recueilli abondamment la *Drosera rotundifolia* et la *D. longifolia* (non *intermedia)* et à ma grande joie le *Carex leucoglochin* ou *pauciflora.* Belle acquisition encore, n'est-ce pas? Aussi en ai-je recueilli de quoi en offrir. La belle course! pour celui qui n'a guère d'autres jouissances que celles que lui donnent les fleurs! Sans compter pourtant les jouissances de ma famille, car je suis maintenant père et époux, ma femme et mes enfants sont revenus et dès que vous pourrez, vous devriez venir me voir au milieu des miens. Je vous en prie, sitôt après votre arrivée, ou un rendez-vous ou une visite. Présentez-moi, je vous le demande, au bon Monsieur Ventzel comme un de ses admirateurs et saluez bien affectueusement M. Porret[2], vieille connaissance que j'ai faite à la Chaux-de-Fonds.

Pardonnez-moi surtout de vous écrire si à la hâte, mais j'ai peur que la poste ne m'attende pas; peut-être suis-je déjà trop tard. Bon et heureux voyage. C'est un vœu de sincère amitié de votre affectionné.

(signé) Léo Lesquereux.

Je suis abondamment pourvu du *Lotus siliquosus* que j'ai trouvé ou près de Bôle ou près de Saint-

[1] *Orobanche epithymum.* D.C.

[2] Confiseur à Boudry.

Blaise[1]. Je n'ai pas le temps d'ouvrir mon herbier pour le voir.

TROISIÈME LETTRE

Fleurier, 12 octobre 1838.

Monsieur et cher ami,

Il m'est impossible de vous dire quelle joie m'a faite votre charmant envoi de mousses, papillons, chenilles, etc. Laissez-moi vous remercier d'abord pour moi, puis pour mon petit garçon qui n'oubliera pas plus que moi votre complaisance. Dimanche passé huit jours, il faisait mauvais temps, je n'ai pas pu sortir et j'ai employé une partie de ma journée à déterminer de mémoire ou par comparaison le plus grand nombre des individus que vous m'avez envoyés. Ma liste était prête et j'allais vous écrire le même soir, quand me vint à l'idée que quelques-unes de ces déterminations légèrement acceptées pouvaient être fausses, un second examen ne serait pas de trop afin de n'être pas dans le cas de revenir plus tard sur une chose donnée comme juste. Malheureusement depuis ce jour je n'ai plus eu une minute disponible, puisque le beau temps me chasse hors de la maison aussi souvent que possible. Vous attendrez donc encore quelques jours ma liste, mon cher Monsieur, et en attendant vous aurez ma lettre qui vous portera du moins un mot de ma sincère gratitude pour votre bienveillant secours. Deux ou trois de ces mousses me sont nouvelles; quelques-unes comme le charmant *Polytrichum aloides* m'ont été envoyées d'Alsace ou d'ailleurs, mais ne

[1] La plante se trouve encore dans les environs de Chanélaz. F. T.

s'étaient jamais montrées à moi dans notre pays. Le tout, je vous le répète, me fait grand plaisir. Depuis ma visite à Boudry, j'ai fait d'assez bonnes et nombreuses découvertes à Chasseron, la Glacière et nos montagnes, que je parcours mieux qu'un chasseur passionné. Si vous étiez avec moi ! Je rencontre à cette saison une foule de superbes champignons et toutes les fois qu'un nouveau m'apparaît, je soupire en pensant à vous. Pourquoi je ne récolte pas et ne vous fais pas d'envoi ? C'est dans la crainte seulement de vous faire payer des ports pour des inutilités. Mais, tâchez donc de faire une course avec moi. Samedi, par exemple, c'est-à-dire après demain, j'irai coucher à Noiraigue ou au Creux-du-Vent pour visiter encore cette localité. A moins d'événements inattendus, si je ne couche pas chez Robert [1], j'y passerai à 7 ou 8 heures du matin. Si vous veniez me prendre ou m'attendre là, ma course me serait doublement agréable et nous chercherions à double. Ce sera peut-être notre dernière excursion de l'année.

Je n'oublie pas, au moins, votre aimable accueil à Boudry, ni votre complaisance à m'accompagner jusqu'à Grandson, ni le plaisir que j'ai eu à faire cette route qui sans vous m'aurait semblé si longue. Et moi aussi, j'avais encore bien des choses à vous dire et à vous demander. Mais il faut bien garder quelque chose pour l'avenir. Le pauvre M. Bertholet [2] était fort chagrin de ne vous avoir pas vu. Vous n'avez pourtant pas perdu grand'chose de n'être pas entré chez lui ; il était tellement affairé pour une note égarée, je crois, que je n'ai fait que l'entrevoir. Votre

[1] Ferme Robert au fond du Creux-du-Van.

[2] Pharmacien à Grandson.

pauvre *Fidèle* était resté avec moi ; il ne vous avait pas vu monter en voiture. Je l'ai recommandé comme un ami égaré aux soins de M. Bertholet qui m'a promis de vous le renvoyer. J'espère qu'il aura tenu parole.

Pour nous, après avoir repris haleine au cabaret de Grandson, nous avons continué notre chemin, et grâce à la rencontre d'un assez grand nombre de chenilles titymales qui ont fait oublier à mon petit garçon la longueur de la route, nous sommes arrivés sans encombre et fort gaîment à Rance à 9 heures du soir. Bien m'en a pris pourtant d'être une connaissance du pasteur, puisque je n'ai pas trouvé d'auberge. Nous avons dû demander un gîte à M. Vuitel qui nous a fort amicalement reçus. Le lendemain retour à la maison à travers la montagne et sans fatigue.

Et vous, mon cher Monsieur, ne viendriez-vous point me faire une petite visite. Nous avons de superbes localités pour les champignons et j'aurai tant de plaisir à vous voir ! En vous remerciant de votre aimable invitation, je me réserve le plaisir de l'accepter le plus tôt possible. Cette année ? je ne sais ; mais au printemps peut-être. En tout cas, lorsque je vous enverrai une liste de vos mousses, j'y joindrai un certain nombre d'exemplaires des miennes afin que vous puissiez plus facilement vous mettre à cette étude si cela vous fait plaisir. J'accepte avec grand plaisir votre offre pour mes renonculacées. Si vous avez quelques doubles disponibles dans les plantes dont je vous envoie une liste, je serai bien aise de les avoir.

Ma femme, à qui j'ai beaucoup parlé de vous, se réjouit beaucoup de faire votre connaissance. En me

rappelant au souvenir de votre dame, présentez-lui, je vous prie, mes salutations amicales. Veuillez aussi les accepter pour vous-même, mon cher Monsieur, et m'envisager comme votre sincère ami.

(signé) Léo LESQUEREUX.

QUATRIÈME LETTRE

Fleurier, 12 mars 1839.

Monsieur et cher ami,

Il y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de causer un instant avec vous et pourtant il y a bien longtemps que j'en éprouve le besoin. Mais vous savez peut-être par expérience comment sont les gens pressés qui espèrent toujours un moment de liberté et laissent ainsi passer les semaines et les mois sans attraper ce qu'ils désirent. J'ai souvent et beaucoup pensé à vous pendant ces trois mois d'hiver que j'ai employés (botaniquement parlant) à déterminer toutes les mousses que j'ai pu me procurer, les miennes d'abord, puis les vôtres et celles de M. Godet, notre excellent ami, qui a bien voulu me confier toute sa précieuse collection. Or ce travail n'a pu se faire qu'à la longue : vous savez que j'ai deux états manuels, une petite famille qui réclame mes soins, aussi ai-je dû prendre sur mes nuits et mon sommeil pour trouver quelque délassement conforme à mes goûts. J'ai bien employé mon temps, car j'ai joui beaucoup, comme on le fait toujours à mesure qu'on étudie de nouveau dans les œuvres de Dieu. Merci donc, mon cher Monsieur, puisque votre bienveillance et votre confiance y ont tant contribué. Ci-joint vous trouverez le catalogue de vos mousses. J'en garde un double pour moi

et je vous prie de classer d'après cela toutes vos mousses afin qu'à la première occasion où je pourrai vous faire visite, il me soit possible de voir si je n'ai pas fait d'erreur. Quelques-uns de vos exemplaires sont incomplets, et il est fort possible que j'en aie mêlé quelques-uns, puisque pour la facilité des déterminations j'ai dû rapprocher les genres et ainsi décoller souvent des exemplaires pour les transporter ailleurs, car vous vous souvenez peut-être qu'il y en avait toujours trois ou quatre par feuille. Maintenant, veuillez me dire en toute franchise s'il vous serait agréable sinon de compléter du moins d'augmenter votre collection d'un grand nombre d'espèces qui vous manquent et que j'ai à double. Schimper[1] m'a beaucoup envoyé de mousses de l'Allemagne ; un autre ami, M. Mühlenbeck, docteur à Mulhouse, m'a fourni les mousses d'Alsace et j'ai considérablement récolté l'année dernière et fait dans mon sens de précieuses trouvailles. Je vous répète que tous mes doubles sont à votre service, que vous me ferez même plaisir de les accepter et que je vous aurais déjà envoyé mon paquet si je n'avais besoin encore de recevoir les documents de Schimper pour la sûreté de mes déterminations ; car je lui ai envoyé une cinquantaine d'espèces douteuses. Vous comprenez que pour oser présenter un catalogue à la suite de celui que M. Godet a si bien fait, il faut être parfaitement sûr et dans les mousses c'est souvent difficile. Voici la saison où l'on peut déjà faire de très belles trouvailles. Mars et avril sont des mois précieux ; je vous prie donc, mon cher Monsieur, de ne pas m'oublier, mais de faire au bord du lac et de la Reuse, dans vos forêts de la plaine et sur votre petit

[1] Wilhelm Schimper, prof. de botanique à Strasbourg.

marais au pied de la montagne des recherches aussi soigneuses que possible pour recueillir tout ce que vous trouverez. Qu'importe, quand même vous m'enverriez vingt fois la même chose, je serais toujours content et vous devrais de la reconnaissance.

Mais c'est déjà trop pour ce qui me regarde sans vous intéresser particulièrement. A quoi en sont, dites-moi, vos recherches sur les champignons dont vous donnerez, j'espère, aussi un catalogue? Pourrais-je pour cela vous être de quelque utilité en vous envoyant tout ce qui ne me semblerait pas trop commun? Il faut chercher les mousses avec des précautions si minutieuses que parfois je pourrai peut-être tomber sur quelque chose de rare, et les localités que nous explorons de préférence doivent être assez analogues. J'aimerais pourtant beaucoup, avant de recueillir, voir et parcourir un ouvrage qui me mettrait à même de savoir ce qui a l'apparence du rare et ce qui ressemble au commun. Une fois que vos cahiers vous seront inutiles, obligez-moi de me les prêter pour une semaine.

Vous avez eu la complaisance de m'offrir quelques détails sur les cultures de vos environs, tant sur les moyens nouveaux mis en usage que sur les plantes cultivées. Vous avez vous-même fait quelques heureux essais, avec la moutarde par exemple, et d'autres graines. Veuillez, je vous prie, m'en donner le plus vite possible quelques détails qui me seront d'une grande utilité pour terminer mon cours de botanique. Je suis à peu près au bout. Je n'ai plus à traiter que la géographie botanique, l'agriculture et la culture des forêts, puis les harmonies végétales. Ce seront mes trois der-

nières leçons[1]. Aidez-moi de toutes les directions de votre science et de votre expérience, je vous en aurai la plus grande reconnaissance.

Depuis que nos relations ont commencé, je suis toujours à votre égard l'obligé et je n'ai rien fait encore qui pût vous prouver combien je sens vivement votre bonté pour moi. Mon petit Ferdinand parle de vous toutes les fois qu'il regarde ses papillons et moi je pense à vos dons chaque fois qu'une partie de mon herbier me passe dans les mains. Quand viendrez-vous donc aussi passer un jour avec nous et faire la connaissance de ma femme qui vient de me gratifier d'un quatrième fils. Je voudrais faire encore avec vous une promenade aussi agréable que celle que nous avons faite ensemble de Boudry à Yverdon, mais je voudrais que ce fût dans notre belle vallée. Si vous tardiez trop il se pourrait bien faire que j'allasse vous chercher au moins jusqu'au Creux-du-Vent.

Donnez-moi aussi, je vous prie, des nouvelles de votre petite famille et de Mme votre épouse, à qui je vous prie d'offrir mes salutations respectueuses et répondez-moi bientôt une bonne longue lettre que je tâcherai de ne pas laisser longtemps sans *contre-réponse*. Nous avons si peu de vrais amis dans ce monde qu'il faut au moins cultiver ceux qu'on rencontre sur sa route, et si je me fais à votre égard des reproches, je pense que vous en méritez aussi quelques-uns au mien. — Votre Hemerocallis est en pleine vigueur. Ma femme le soigne et l'aime beaucoup, j'espère bien qu'il fleurira. Peut-être ai-je sommeil, car voilà passé minuit et la tête s'endort. C'est ce que ne fera jamais

[1] Ce cours a-t-il été publié? Nous ne le pensons pas, et c'est même la première fois que nous en entendons parler. F. T.

le cœur à votre égard, et je serai heureux si vous m'envisagez comme votre plus sincère ami.

Votre dévoué (signé) Léo LESQUEREUX.

CINQUIÈME LETTRE

Columbus, May 30, 1884.

Monsieur Charles Chapuis et famille, Boudry.

Permettez-moi de vous adresser quelques paroles de regret et de sympathie pour la douleur que vous éprouvez maintenant par la perte de votre père. Je viens de recevoir la nouvelle de sa mort par votre communication du 8 courant et cette nouvelle me rappelle non seulement les moments de jouissance que j'ai éprouvés jadis dans mes relations de science et d'amitié avec votre père, mais son noble caractère, sa grande valeur morale, l'enthousiasme qu'il mettait à ses travaux et la sincérité de son christianisme. En m'associant à vos regrets, je ne puis m'empêcher de sentir qu'après une carrière longue et consciencieusement poursuivie, le dernier repos est un grand bien que nous ne devons pas envier à ceux qui ont atteint le but. Je parle en ceci par expérience, puisque je ne suis guère plus jeune que votre père et comprends le bonheur du dernier repos. — Mon fils Ferdinand me prie de le rappeler à votre souvenir et garde pour vous ses sentiments d'amitié d'autrefois. Il est non seulement marié et père de famille, mais grand-père déjà par le mariage de ses deux filles aînées. Lui-même est constamment souffrant de rhumatisme.

Veuillez, je vous prie, me rappeler au bienveillant souvenir de votre famille.

(signé) L. LESQUEREUX.